



**e**  
JOURNAL USA

# L'esprit de bénévolat



DÉPARTEMENT D'ÉTAT DES ÉTATS-UNIS  
VOLUME 16/NUMÉRO 5  
Janvier 2012

Coordonnatrice	Dawn L. McCall
Directeur de la publication	Nicholas Mamba
Directeur-concepteur	Michael Jay Friedman
<hr/>	
Rédactrice en chef	Mary Chunko
Directeur de la rédaction	Phillip Kurata
Graphismes	Chloe Ellis
Couverture	Dori Walker
<hr/>	
Photographies	Ann Monroe Jacobs
Documentation	Martin Manning

Photo de couverture : ©mangostock

Le Bureau des programmes d'information internationale du département d'État des États-Unis publie une revue électronique mensuelle sous le logo *eJournal USA*. Ces revues examinent les principales questions intéressant les États-Unis et la communauté internationale ainsi que la société, les valeurs, la pensée et les institutions des États-Unis.

Publiée d'abord en anglais, la revue mensuelle est suivie d'une version en espagnol, en français, en portugais et en russe. Certains numéros sont également traduits en arabe, en chinois et en persan. Toutes les revues sont cataloguées par volume et par numéro.

Les opinions exprimées dans les revues ne représentent pas nécessairement le point de vue ou la politique du gouvernement des États-Unis. Le département d'État des États-Unis n'est nullement responsable du contenu ou de l'accessibilité des sites Internet indiqués en hyperlien ; seuls les éditeurs de ces sites ont cette responsabilité. Les articles, les photographies et les illustrations publiés dans ces revues peuvent être librement reproduits ou traduits en dehors des États-Unis, sauf mention explicite de droit d'auteur, auquel cas ils ne peuvent être utilisés qu'avec l'autorisation du titulaire du droit d'auteur indiqué dans la revue.

Editor, *eJournal USA*  
IIP/CD/WC  
U.S. Department of State  
2200 C Street, NW  
Washington, DC 20522-0501  
USA  
Courriel : [eJournalUSA@state.gov](mailto:eJournalUSA@state.gov)

# Avant-propos



Il n'y a pas de plus belle récompense pour un tuteur bénévole que de voir le visage d'un jeune écolier s'illuminer quand l'enfant comprend ce qu'il lit.

Qui sont les donneurs de sang aux États-Unis ? Qui dirige les troupes de scouts ? Qui va dans les hôpitaux chanter des chants de Noël durant la période des fêtes de fin d'année ? Qui lutte contre les incendies et répond aux détresses médicales ? Ce sont des bénévoles, si intimement liés au tissu social qu'ils finissent souvent par passer inaperçus.

La présente revue électronique est consacrée à ces citoyens anonymes dont l'action collective se chiffre à quelque 173 milliards de dollars par an. Leur dévouement reflète la tradition de bénévolat si profondément ancrée dans la société américaine. La lutte contre les incendies, organisée dès 1736 à Philadelphie par Benjamin Franklin, s'inscrivait déjà dans cette logique, toute nouvelle à l'époque. Ce concept ne tarda pas à faire son chemin et, en l'espace de quelques années seulement, les villes essaimées le long de la côte Est de l'Amérique du Nord pouvaient se vanter d'avoir des compagnies de pompiers bénévoles.

La tradition du bénévolat se porte aujourd'hui comme un charme dans les villes, grandes et petites, des États-Unis et elle revêt toutes sortes de formes, maintenant que l'Internet ouvre de nouvelles pistes qui permettent aux bonnes volontés de se mettre au service d'autrui sans même avoir besoin de mettre le nez dehors. Cette tradition est incarnée par le personnel médical qui se rend dans les zones frappées par des catastrophes naturelles, par les « grands-pères » d'Alexandria, en Virginie, qui servent de mentors aux jeunes garçons élevés sans leur père et par les bénévoles qui aident les réfugiés venus de pays lointains à se faire une nouvelle vie dans les villes des États-Unis. L'esprit de bénévolat leur laisse la parole. C'est aussi le récit des personnes qui sont les bénéficiaires de leur générosité. ■





DÉPARTEMENT D'ÉTAT DES ÉTATS-UNIS / JANVIER 2012 / VOLUME 16 / NUMÉRO 5

---

## L'esprit de bénévolat

### 4 Le bénévolat : une tradition américaine

SUSAN ELLIS ET KATHERINE CAMPBELL

Le bénévolat existait déjà quand l'Amérique du Nord était une vaste étendue vierge, et il se poursuit aujourd'hui.

### 10 Les pompiers bénévoles aux États-Unis

RICK MARKLEY

Les premiers sapeurs-pompiers bénévoles remontent à l'époque des colonies américaines. Aujourd'hui encore, les bénévoles répondent présents à l'appel.

### 18 De l'importance d'un « grand-père »

JEANNE HOLDEN

Des « grands-pères » bénévoles servent de mentors à des garçons sans père.

### 22 Partners in Health, une ONG à l'écoute des communautés

LISA ARMSTRONG

Écouter pour mieux venir en aide : c'est grâce à cette devise qu'une bourgade haïtienne a pu avoir son dispensaire.

### 28 Une nouvelle vie à Seattle

CHARLOTTE WEST

Le Comité international de secours aide les réfugiés à se faire une nouvelle vie dans un nouveau pays.

### 32 Le programme de bénévolat international d'IBM : au-delà des bénéfiques

KATHRYN McCONNELL

Un géant mondial de l'informatique encourage ses employés à mettre leurs compétences au service des pays en développement.

### 37 Ressources complémentaires (essentiellement en anglais)

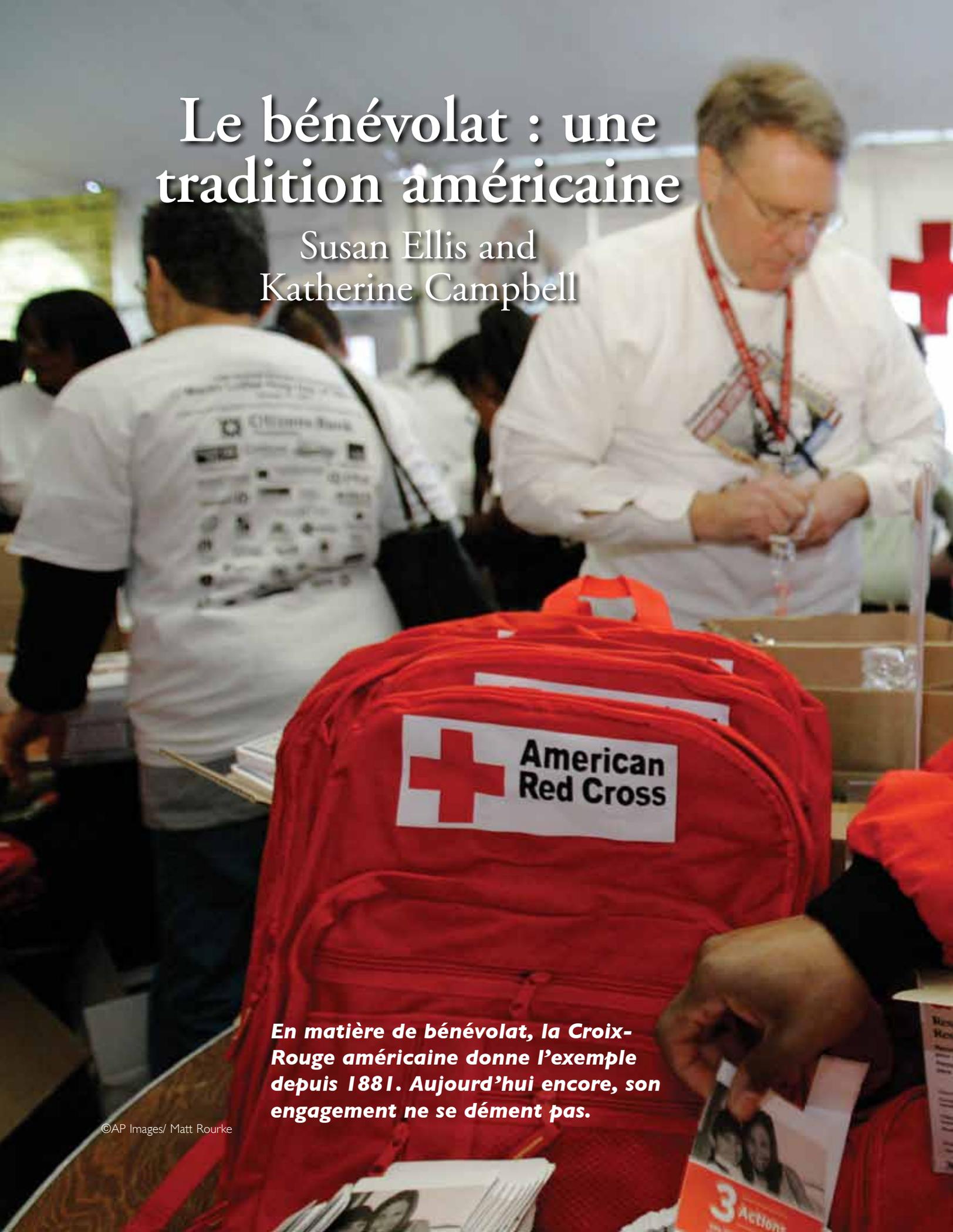
Photo de gauche : Deux bénévoles, Reem Ameiche et Risha Ring, l'une musulmane et l'autre juive, trient des boîtes de conserve dans une banque alimentaire de Pontiac (Michigan) qui les distribuera en hiver à des personnes nécessiteuses.

---

*Les opinions exprimées dans cette revue ne représentent pas nécessairement le point de vue ou la politique du gouvernement des États-Unis.*

# Le bénévolat : une tradition américaine

Susan Ellis and  
Katherine Campbell



American  
Red Cross

*En matière de bénévolat, la Croix-Rouge américaine donne l'exemple depuis 1881. Aujourd'hui encore, son engagement ne se dément pas.*



Respirateur contre les particules  
Respirador contra partículas

American  
Red Cross



AMERICAN  
RED CROSS



©AP Images for Sprite/Dave Einsel

Le bénévolat démontre qu'on trouve autant de plaisir à donner qu'à recevoir.

*« Je dois dire que j'ai souvent vu des Américains faire de grands et véritables sacrifices à la chose publique, et j'ai remarqué cent fois qu'au besoin ils ne manquaient presque jamais de se prêter un fidèle appui les uns aux autres. »*

—Alexis de Tocqueville, 1835

**A**ux États-Unis, pratiquement tout le monde a été bénévole à un moment ou à un autre. Chaque jour, des millions d'Américains offrent leur temps et leur talent à leur collectivité par le truchement du bénévolat. Ce phénomène est si répandu dans le pays qu'on peut l'observer au quotidien dans quasiment tous les aspects de la vie.

D'après les statistiques du gouvernement fédéral, durant une année typique, près d'un cinquième de la population américaine, soit plus de 62 millions de personnes, font du bénévolat. Elles consacrent plus de huit milliards d'heures à des groupes locaux et nationaux, rendant des services dont le montant est évalué à 173 milliards de dollars au bas mot.

Les racines du bénévolat américain sont tentaculaires et profondes. Les Américains s'entraident depuis l'époque coloniale. Ceux qui s'installaient dans les nouvelles colonies

américaines avaient tous le même objectif : survivre. Sur le plan physique, la terre était sauvage, et sur le plan social, la plupart des structures organisationnelles que l'on connaît aujourd'hui faisaient défaut. La coopération était souvent une question de vie ou de mort.

Les fermiers voisins s'entraidaient pour défricher la terre, construire des maisons et des étables et engranger les récoltes. Les soirées matelassage et filage de la laine étaient courantes, tout comme les réunions durant lesquelles les femmes s'attaquaient ensemble au grand nettoyage de printemps. Les bâtiments religieux étaient construits par des bénévoles, et les archives des villes regorgent de documents relatifs à des dons de terres, de matériel et d'argent, tous consentis librement afin que chaque collectivité ait son propre lieu de culte. Ces efforts consentis bénévolement par les hommes et les femmes étaient appelés « changing works » (œuvres transformatrices).

Le bénévolat a évolué au fur et à mesure de la transformation des premières implantations de colons en petites villes. Ainsi, les premiers éclairages publics relevaient de la responsabilité partagée des propriétaires qui accrochaient des lanternes à leurs grilles.

Des « écoles du dimanche » furent mises en œuvre pour

## Les chiffres du bénévolat aux États-Unis



©AP Images for Rebuilding Together/Bill Ross

Beaucoup de bénévoles mènent des actions en faveur du logement des personnes défavorisées. Une dernière couche de peinture, et on pourra bientôt remettre les clés aux nouveaux occupants.

**En 2010, près de 63 millions d'Américains** ont fait don de plus de 8 milliards d'heures de travail. Selon l'agence fédérale Corporation of National and Community Service, qui dirige l'initiative « United We serve » (Unis pour servir) du président Obama, la valeur de ce travail est estimée à 173 milliards de dollars.

Les formes les plus courantes de bénévolat sont les suivantes :

- Collecte de fonds au profit d'organisations caritatives ou sans but lucratif – 26,5 %
- Préparation et distribution de repas – 23,5 %
- Travaux généraux et transports – 20,3 %. Exemples : projet de nettoyage d'un quartier, travail administratif pour une organisation sans but lucratif, transport de personnes âgées.
- Cours de soutien – 18,5 %
- Mentorat en faveur des jeunes – 17 %

Les personnes nées entre 1965 et 1981, celles de la génération X, ont donné 2,3 milliards d'heures de service en 2010, soit une augmentation de près de 110 millions d'heures par rapport à 2009.

Beaucoup de bénévoles de la génération X mettent leurs compétences informatiques au service d'organisations du monde entier – sans jamais sortir de chez eux. Le Service de volontariat en ligne des Nations unies (VNU), créé en 2000, a enregistré plus de 20.000 bénévoles qui ont accompli 15.109 missions en 2010. Une partie d'entre eux ont contribué au développement de nombre des 2.000 ONG enregistrées auprès du VNU. ■



L'entretien des monuments et des parcs serait une tâche impossible sans les bénévoles. Une bénévole astique une statue du président Lincoln.



«Tu vois, fiston, c'est comme ça qu'on frappe un coup de circuit », explique un baseballeur retraité à un jeune garçon. Entraîner des équipes de sports est une activité bénévole populaire aux États-Unis.

que les enfants pauvres, qui travaillaient six jours de la semaine, puissent apprendre à lire, dans la Bible, lors de leur unique jour hebdomadaire de repos.

Dès les années 1600, les colons formèrent des brigades de pompiers afin de lutter contre les incendies à Boston, à Philadelphie et à la Nouvelle-Amsterdam (qui deviendrait plus tard New York). En 1736, Benjamin Franklin créa officiellement la Compagnie de pompiers bénévoles de Philadelphie, constituée de « trente bénévoles qui s'équipaient eux-mêmes de seaux, de sacs et de paniers de cuir ». Ce concept se répandit rapidement dans l'ensemble des colonies et perdure, puisqu'aujourd'hui plus de 70 % des sapeurs-pompiers aux États-Unis sont des bénévoles.

Plus de trois siècles plus tard, la société américaine est imprégnée de bénévolat. Ce phénomène est si répandu qu'on finit parfois par ne plus le remarquer. La plupart des Américains ne réfléchissent probablement jamais au rôle du bénévolat dans leur vie quotidienne et ne se demandent jamais :

- Qui donne du sang ?
- Qui dirige les associations de parents d'élèves dans les écoles ?
- Qui œuvre à la préservation des monuments historiques ?
- Qui distribue des tracts pendant les campagnes électorales et inscrit les citoyens sur les listes d'électeurs ?
- Qui sont les radioamateurs qui transmettent les appels à l'aide ?
- Qui dirige les clubs d'activités parascolaires ? Les troupes de scouts ? Les équipes sportives de jeunes ?
- Qui blogue, gazouille et utilise d'autres formes de médias sociaux afin de militer pour le changement politique et social ?

Cette liste est loin d'être exhaustive, mais elle illustre la diversité des activités bénévoles aux États-Unis.

Si les Américains font du bénévolat, ce n'est pas à des fins lucratives ou parce qu'ils y sont forcés, mais parce qu'ils sont conscients d'un besoin et sont prêts à



Les bénévoles jouent un rôle important dans l'inscription des Américains sur les listes électorales.

prendre la responsabilité d'y répondre. Parce qu'ils assument cette responsabilité en sus de leur emploi et de leurs autres obligations quotidiennes, et parce qu'ils ne recherchent aucune récompense monétaire, les bénévoles sont les premiers à sous-estimer l'impact de leur engagement.

La plupart des historiens ont eux aussi sous-évalué l'ampleur et la diversité des contributions historiques et sociales des bénévoles. Toutefois, l'effet cumulé d'une multitude d'actions bénévoles, ressenti en tous lieux et de tous temps, révèle que de nombreux aspects de l'histoire et de la culture des États-Unis ont été façonnés par des bénévoles.

Le rôle de ces derniers aux États-Unis a toujours été celui de pionnier -- qui prend conscience de problèmes et de besoins importants bien avant le gouvernement et autres institutions, et qui offre des services pour y remédier.

Le bénévolat ne se fait pas dans le vide ; il a toujours été façonné par des changements au niveau de la démographie, de la composition de la famille, de la structure de l'emploi et de l'économie. Par exemple, maintenant qu'il y a autant de femmes que d'hommes sur le marché du travail, de nombreuses entreprises américaines ont créé des programmes par lesquels elles encouragent leurs employés à faire du bénévolat en leur offrant du temps libre d'une durée pouvant aller de quelques heures chaque semaine à une année sabbatique.

Et maintenant que les personnes âgées de plus de 60 ans constituent le segment à la croissance la plus rapide de la population, certaines organisations américaines de bénévoles vouées au service du troisième âge ont révisé leurs critères

relatifs à l'âge, ce qui leur permet de recruter des Américains ayant la cinquantaine ou la soixantaine pour aider le nombre croissant d'octogénaires et personnes encore plus âgées.

Le développement explosif de la Toile a changé la vie de tous, et a bien entendu également affecté le bénévolat. Premièrement, il est important de noter le rôle primordial qu'ont toujours eu les bénévoles dans le développement de la Toile elle-même : des programmeurs en logiciel libre, l'hébergement d'associations en ligne et un nombre incalculable de blogueurs non rémunérés contribuent à ce forum mondial d'échange.

La Toile a également donné naissance au bénévolat virtuel, dans

le cadre duquel une personne, où qu'elle habite et à n'importe quel moment, peut offrir un service en ligne. Cela peut aller de la correction de rapports à la traduction de documents, en passant par l'offre d'une assistance technique ou de conseils prodigués à un jeune par le truchement du courrier électronique ou des appels voix sur IP.

L'évolution de la technologie a également un effet sur le bénévolat. Les téléphones intelligents, par exemple, rendent possible le micro-bénévolat, c'est-à-dire l'accomplissement de petites tâches, en quelques minutes, par le biais d'appels connectés à Internet.

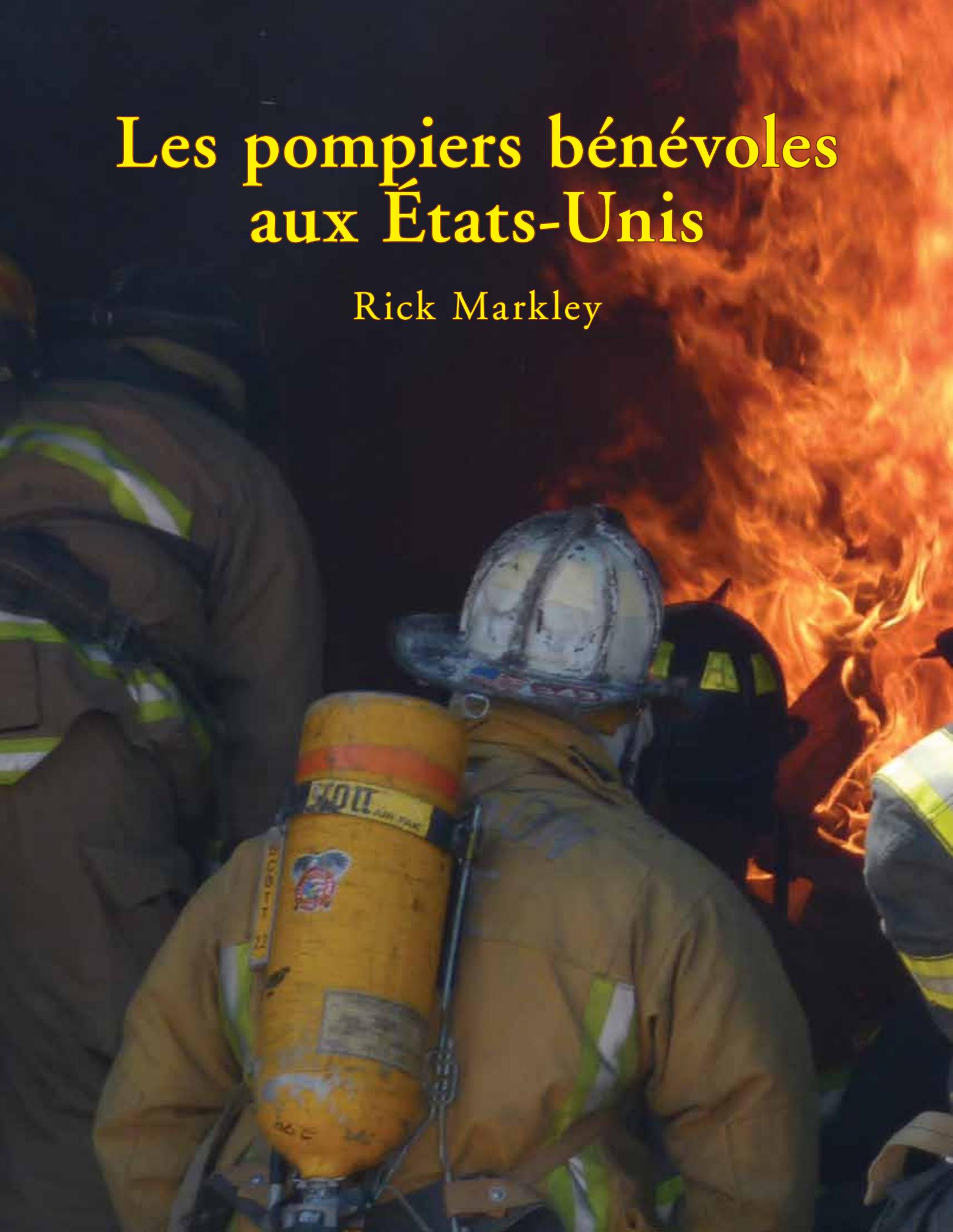
Une chose est en tout cas certaine : les causes auxquelles ils se donnent vont continuer d'évoluer, mais les bénévoles américains seront toujours au rendez-vous et leur dévouement demeurera inchangé. ■

*Susan Ellis et Katherine Campbell sont les auteurs de *By the People : A History of Americans as Volunteers (Par le peuple : une histoire des Américains bénévoles)*. Susan Ellis est présidente d'Engigize, Inc., une société de formation, de conseil et d'édition spécialisée dans le bénévolat. Katherine Campbell est directrice exécutive du Council for Certification in Volunteer Administration (Conseil de certification pour la gestion de bénévoles), le seul organe indépendant établissant des normes pour ceux dont la carrière consiste à diriger des bénévoles. Elle a été présidente de l'Association for Volunteer Administration (Association pour la gestion du bénévolat).*

*Les opinions exprimées dans cette revue ne représentent pas nécessairement le point de vue ou la politique du gouvernement des États-Unis*

# Les pompiers bénévoles aux États-Unis

Rick Markley







Les pompiers bénévoles ne se contentent pas d'éteindre les incendies. Ils dispensent des soins d'urgence, comme le font les pompiers de La Farge, ci-dessus, pour un conducteur victime d'un accident de la route.

**L**a Farge (Wisconsin) – Il est deux heures du matin et vous êtes tiré du sommeil par un son bruyant, puis par un bip rapide. Vous entendez ensuite une voix crépiter à la radio, placée sur votre table de chevet : « Appel aux pompiers. Appel aux pompiers. » Vous êtes un bénévole, et vous répondez à l'appel.

Cette scène se déroule à La Farge, mais elle pourrait aussi bien se passer dans pratiquement n'importe quelle collectivité des États-Unis parce que plus de 85 % des services des sapeurs-pompiers dans ce pays sont assurés, entièrement ou en partie, par des bénévoles. On en compte près d'un million, issus de toutes les classes sociales, qui sacrifient du temps qu'ils pourraient passer avec leur famille et même des heures de sommeil pour répondre à toutes sortes d'urgences : sauvetage de victimes prisonnières d'automobiles ou de bâtiments, endiguement de matériaux dangereux et lutte contre les incendies. Ces hommes et ces femmes font partie d'une tradition qui précède l'indépendance des États-Unis.

### LES RACINES DU BÉNÉVOLAT DANS LES RANGS DES SAPEURS-POMPIERS

Benjamin Franklin était un inventeur, écrivain et diplomate célèbre. Ce que l'on sait moins, c'est que c'est lui qui a organisé la première brigade de sapeurs-pompiers bénévoles, 40 ans avant que les treize colonies américaines ne déclarent leur indépendance pour devenir les États-Unis d'Amérique. C'est durant un voyage à Boston que Benjamin Franklin remarqua à quel point cette ville était mieux préparée à la lutte contre les incendies que ne l'était Philadelphie, celle où il avait établi sa résidence. Dès son retour, il organisa l'Union Fire Company, en 1736. Séduisant, le concept de brigades bénévoles de lutte contre les incendies ne tarda pas à faire tache d'huile dans d'autres colonies américaines.

Ces premiers pompiers bénévoles étaient plutôt à l'aise financièrement et animés d'une bonne dose de civisme. Leur richesse personnelle avait son importance, car c'était à eux de fournir leur propre équipement.

Les choses ont beaucoup changé depuis. Les grandes métropoles américaines, comme Boston et Philadelphie, sont désormais dotées de services de sapeurs-pompiers professionnels à plein temps, mais dans la plupart des banlieues et des bourgades en milieu rural des pompiers bénévoles continuent d'assurer la protection des habitants.

### LA LUTTE CONTRE LES INCENDIES DANS LES PETITES VILLES : UNE TRADITION AMÉRICAINE

La Farge est une petite bourgade du sud-ouest du Wisconsin. Son chef des pompiers, Philip Stittleburg, encadre une équipe de trente bénévoles, qui occupent par ailleurs des emplois à plein temps. Ils sont agriculteurs, directeurs, ouvriers d'usine et chefs d'entreprises. Ce service de bénévoles dispose d'une caserne pour protéger 2.750 habitants dispersés sur une superficie de 350 km<sup>2</sup>. Les pompiers répondent à une cinquantaine d'urgences par an, en majorité des accidents de la route et des incendies.

M. Stittleburg fait remarquer que le nombre des



Photo offerte par Philip Stittleburg

Philip Stittleburg, chef des pompiers, a d'abord été conducteur, lorsqu'il faisait des études de droit en 1972. Depuis, la pratique du droit et le travail de pompier sont ses deux passions.

---

## Quelques statistiques sur les pompiers bénévoles

- 86 % des services incendie sont entièrement ou presque constitués de bénévoles ; ils protègent 39 % de la population.
  - Sur le 1,15 million de sapeurs-pompiers recensés aux États-Unis, 812.150 sont des bénévoles.
  - 94 % des pompiers bénévoles servent des collectivités de moins de 25.000 habitants.
  - On dénombre aux États-Unis 21.235 services incendie entièrement constitués de bénévoles, et 4.830 autres dont la grande majorité du personnel est bénévole.
  - Les pompiers bénévoles économisent 37,2 milliards de dollars par an aux collectivités locales.
  - 72 pompiers sont morts dans l'exercice de leurs fonctions en 2010 ; 44 d'entre eux étaient des bénévoles.
- 

bénévoles et celui de leurs interventions sont les mêmes qu'il y a 38 ans, lorsqu'il a rejoint les rangs. Une autre chose qui n'a pas changé est le dévouement des pompiers bénévoles. Un sens de responsabilité civile oblige ces hommes et ces femmes à s'extirper du lit pour répondre à ces appels d'urgence en pleine nuit.

« La plupart d'entre eux ont le sentiment d'avoir une dette envers leur communauté. Celle-ci prend soin de vous, vous nourrit, il faut donc lui redonner quelque chose. Et faire partie d'une équipe qui accomplit un travail difficile – un travail qui n'est pas à la portée de tout le monde – procure une immense satisfaction », explique-t-il.

M. Stittleburg a commencé à faire du bénévolat à temps partiel comme conducteur lorsqu'il faisait des études de droit. Mais il avait la lutte contre les incendies dans le sang, et il est devenu membre du service des pompiers de Lafarge en 1972, après avoir obtenu son diplôme de droit ; cinq ans plus tard, il était nommé capitaine.

En qualité d'avocat, il a été assistant du procureur qui instruisait des affaires criminelles. Il pense que ces deux professions exigent une capacité de prendre rapidement des décisions en se fondant parfois sur des informations incomplètes et des scénarios changeants. Les conséquences d'une mauvaise décision pouvant être graves, les avocats et les capitaines de pompiers doivent avoir des plans de rechange. M. Stittleburg est convaincu que le temps qu'il a passé dans les tribunaux a fait de lui un meilleur capitaine des pompiers, et inversement. Il a récemment pris sa retraite du bureau du procureur, mais il est toujours chef des pompiers.

Il a par ailleurs constaté des changements encourageants non seulement au sein de son service, mais dans tous ceux des États-Unis. Avec le recul que lui donnent à la fois le temps et son parcours -- il est membre du conseil d'administration du National Volunteer Fire Council --, il affirme qu'il y a désormais un niveau beaucoup plus élevé

de professionnalisme chez les bénévoles, grâce notamment à une formation rigoureuse. À la différence des premiers bénévoles, les pompiers d'aujourd'hui ne doivent pas acheter tout leur équipement de lutte contre les incendies.

---

**Plus de 85 % des services des sapeurs-pompiers aux États-Unis sont assurés, entièrement ou en partie, par des bénévoles. On en compte près d'un million, issus de toutes les classes sociales.**

---

### LE FINANCEMENT DES POMPIERS BÉNÉVOLES

La plupart des collectivités dotées d'un service de pompiers consacrent une partie de leurs recettes fiscales à l'achat et à l'entretien d'équipements de protection tels que des pantalons et des vestes ignifugés, des casques, des bombes d'oxygène, des masques et des bottes. Les fonds publics servent également à acheter du matériel de sauvetage



Photo offerte par Philip Stittleburg

Des pompiers de La Farge guident l'atterrissage d'un hélicoptère dans un champ enneigé pour faciliter l'évacuation sanitaire d'une victime d'un accident de la route.

et de lutte contre les incendies. Mais souvent, les aides versées par le gouvernement local ne suffisent pas à couvrir tous les besoins des pompiers. Ces derniers organisent alors des activités communautaires pour recueillir des fonds supplémentaires. Les bénévoles de La Farge, par exemple, collectent jusqu'à 10.000 dollars par an – soit 10% du budget annuel de leur compagnie – en vendant des billets de tombola et des calendriers afin de pouvoir acheter des équipements supplémentaires.

Le gouvernement fédéral met lui aussi la main à la pâte par l'intermédiaire de son programme de subventions annuelles. Pour en obtenir une, les services de pompiers doivent prouver que l'équipement souhaité, par exemple un camion, répond à un besoin et s'engage à prendre en charge une partie des coûts. Cette formule a d'ailleurs permis à M. Stittleburg d'acheter un camion de pompiers à La Farge. Mais même avec ces subventions, les services de lutte contre les incendies ont tendance à conserver leurs véhicules le plus longtemps possible.

« Lorsque je suis arrivé en 1972, se souvient M. Stittleburg, nous avions deux camions : l'un était un International de 1957, qui était notre véhicule de première intervention. L'autre était un Dodge de 1939. » Peu après son accession au rang de capitaine, son service a acheté un International de 1972. « Aujourd'hui, c'est mon camion de seconde intervention. Il est plus vieux que celui de 1939 ne l'était lorsque je suis entré dans le service. » Et qu'est-il advenu de ce Dodge de 1939 ? Il a été complètement restauré et fait bonne impression dans les défilés.

Benjamin Franklin, pompier bénévole et diplomate, serait fier. ■

*Rick Markley est directeur bénévole des relations avec les médias pour l'International Fire Relief Mission, organisation qui fournit aux pays en développement, outre des stages de formation, du matériel d'occasion pour la lutte contre les incendies et les interventions urgentes. M. Markley est également pompier bénévole et ancien rédacteur en chef du magazine Fire Chief.*

## Sapeur-pompier de génération en génération



Thad Stutler, chef des pompiers bénévoles de Dyer (Indiana), suit l'exemple de membres de sa famille qui luttent contre les incendies et sauvent des vies depuis près d'un siècle. Son arrière grand-père Philip Keilman a intégré la caserne des bénévoles de Dyer en 1915.

**Dyer, dans l'Indiana, est une communauté tranquille** située à 64 kilomètres au sud de Chicago. Ses 16.000 habitants sont protégés par une caserne de sapeurs-pompiers bénévoles, dirigée par un pompier bénévole de la troisième génération.

En décembre 1987, Thad Stutler, alors âgé de 23 ans et fraîchement diplômé de l'université, son diplôme d'infirmier en poche, a rejoint les rangs du corps de pompiers volontaires. En 1965, soit 22 ans plus tôt, son père Gary avait fait la même démarche. Il avait grimpé tous les échelons et été le chef pendant un an.

Mais dans la famille Stutler, le bénévolat au service de la lutte contre les incendies remonte à plus loin encore, à 1915 plus précisément. À l'époque, Phillip Keilman, l'arrière grand-père maternel de Thad Stutler, franchit le pas. Chimiste pour la compagnie du Pont de Nemours, il fut l'un des 19 membres fondateurs du service de pompiers bénévoles de Dyer.

« Lorsque j'étais petit, j'étais toujours fourré à la caserne », se rappelle M. Stutler. Dans les années 60 et 70, il était courant que les membres de la caserne soient apparentés par le sang ou par alliance. Lorsque ce n'était pas le cas, il s'agissait d'amis si proches que c'était tout comme.

Les temps ont changé depuis que M. Stutler a appris

à maîtriser les incendies en suivant son père à la caserne. Aujourd'hui, les pompiers bénévoles doivent suivre 1.000 heures de formation avant de pouvoir intervenir. L'équipe de 31 bénévoles de la caserne de Dyer intervient non seulement en cas d'incendies, de sauvetages et d'accidents de la route, mais aussi en cas d'urgences médicales. Les sapeurs-pompiers de Dyer répondent à plus de 1.100 appels par an, dont 80 % pour raison médicale.

M. Stutler et son épouse ont quatre enfants, qui ne sont pas encore en âge de faire don de leur temps et de leurs talents à la caserne. Tout comme leur père avant eux, ils grandissent dans le milieu des pompiers, qu'il s'agisse d'alimenter la machine à popcorn lors de la journée portes ouvertes ou de jouer les victimes lors de séances d'entraînement.

« Ils en savent déjà long sur la lutte contre les incendies et la sécurité dans ce domaine », affirme M. Stutler. Ils ont appris à ne pas paniquer dans les situations stressantes. Mais tout cet apprentissage ne signifie pas qu'il veut les pousser à entrer dans le service. Il n'a pas oublié le conseil que lui a donné jadis son père : « Il m'a dit de ne pas rejoindre les rangs du service pour l'imiter, mais de le faire par vocation ; et que si je le faisais, de faire du bon travail, de ne pas prendre la place d'une autre personne capable de faire le boulot. » ■

## Lutter contre les incendies au-delà des frontières des États-Unis



Ron Gruening/IFRM

L'International Fire Relief Mission envoie des dons d'équipements à des services de lutte incendie à l'étranger. Un plombier de North Branch (Minnesota) fait don d'une aire d'entreposage où le matériel est stocké en attendant d'être expédié.



Rick Markley/IFRM

Ron Gruening, à gauche, familiarise des pompiers sur l'île de Roatan (Honduras) avec l'utilisation d'un réservoir d'air comprimé pour qu'ils puissent pénétrer dans un bâtiment en flammes.

**Le bénévolat des Américains** au niveau de la lutte contre les incendies s'étend au-delà des frontières des États-Unis. Plusieurs organisations sans but lucratif donnent des équipements et offrent des formations aux pompiers des pays en développement. L'une d'entre elles est l'International Fire Relief Mission (IFRM), dont les membres n'hésitent pas à puiser dans leur propre bourse pour prêter main-forte à des collègues à l'étranger.

« Lorsque les services américains de lutte contre les incendies achètent de nouveaux équipements, le matériel remplacé a encore une durée de vie », explique Ron Gruening, président de l'IFRM et pompier bénévole. « Nous l'envoyons aux services incendie dans le besoin dans le monde entier, pour que les pompiers soient plus en sécurité et qu'ils puissent mieux protéger leurs compatriotes. Nous passons également du temps dans ces pays à former leurs pompiers à l'utilisation de ces équipements et nous

leur offrons une formation de base à la lutte contre les incendies. »

Les pompiers sont essentiellement les mêmes partout au monde, ajoute-t-il. Tous désirent ardemment venir en aide à leur collectivité. Ils ne diffèrent de leurs homologues américains qu'au niveau de la qualité de leur équipement et de leur formation. En février 2010, une équipe de l'IFRM a livré du matériel et offert une formation aux pompiers de l'île hondurienne de Roatan. Les membres de l'équipe y ont trouvé un groupe de jeunes pompiers pleins de bonne volonté, mais dont les vêtements de protection étaient mal assortis et usés. Les pompiers de Roatan n'avaient aucune idée de la surprise qui les attendait.

« Nous avons eu la chance de tomber sur un distributeur de vêtements ignifugés qui avait en stock des équipements flambant neufs, raconte M. Gruening. Ils étaient en parfait état ; nous avons même dû couper les étiquettes. Ces tenues étaient disponibles parce que les normes américaines sont renforcées régulièrement, à quelques années d'intervalle, et du coup elles n'étaient plus conformes. Le distributeur n'était pas autorisé à les vendre aux États-Unis mais, en les donnant à l'IFRM, il a été en mesure de contribuer à protéger ces pompiers honduriens. »

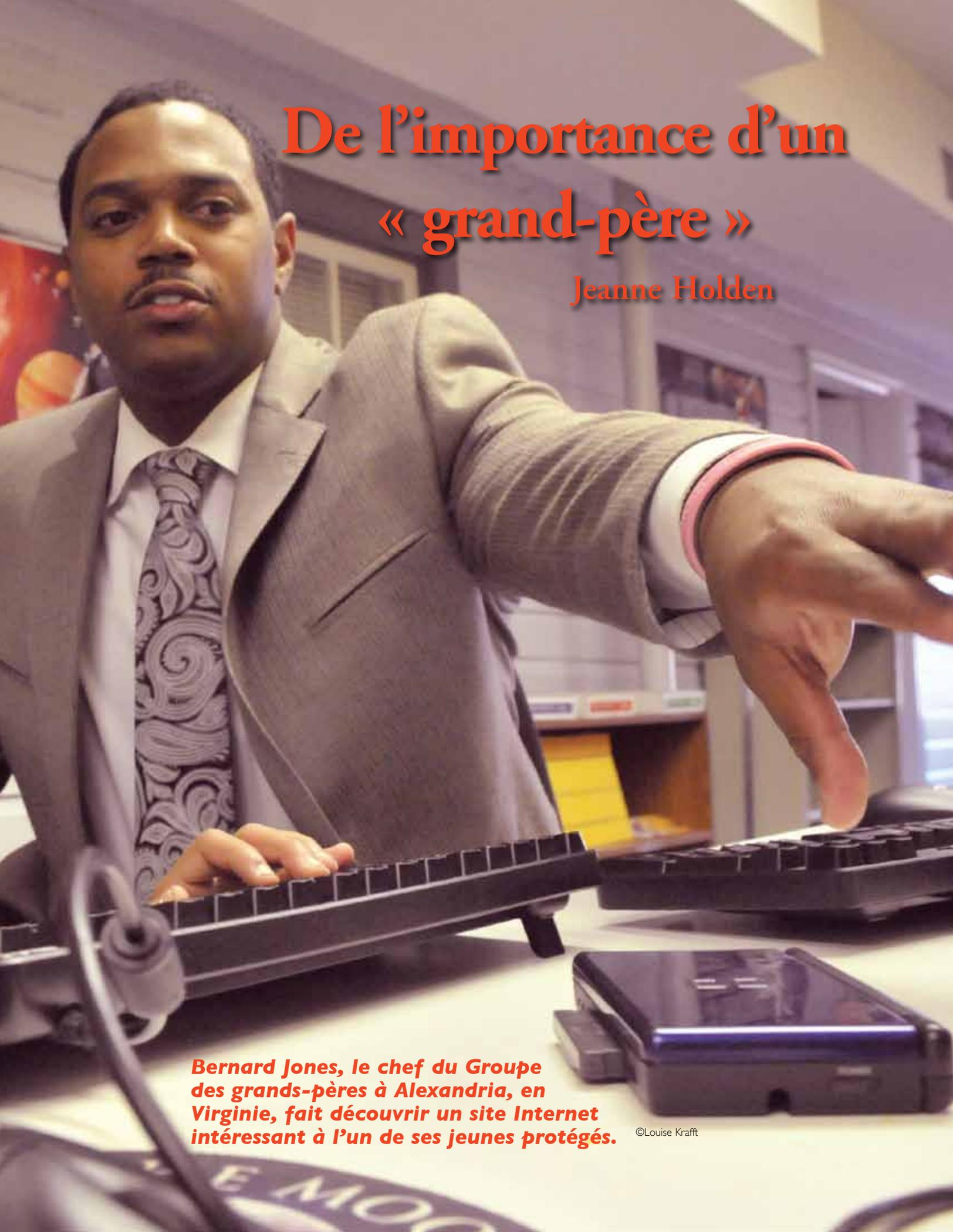
L'IFRM intervient surtout pour remédier aux problèmes chroniques de financement. Mais quand un tremblement de terre massif a frappé le Chili et détruit plusieurs casernes de pompiers en février 2010, l'organisation a émis des appels urgents à l'aide auprès des services américains de lutte contre les incendies. Elle a rapidement collecté, emballé et expédié du matériel pour aider à reconstituer les stocks des casernes chiliennes. ■

Photo de droite : Des habitants de Yucca Valley (Californie) expriment leur gratitude pour les pompiers de leur ville.

©AP Images/Reed Saxon





A man in a grey suit and patterned tie is sitting at a desk in an office. He is pointing his right hand towards a computer keyboard. The background shows office shelves and a window. The text is overlaid on the top right of the image.

# De l'importance d'un « grand-père »

Jeanne Holden

***Bernard Jones, le chef du Groupe  
des grands-pères à Alexandria, en  
Virginie, fait découvrir un site Internet  
intéressant à l'un de ses jeunes protégés.***

©Louise Krafft



Bernard Jones, debout, anime une réunion mensuelle du Groupe des grands-pères à Alexandria, en Virginie.

**N**aVonté entre en courant dans une maison ancienne d'Alexandria (Virginie), suivi de son frère, DeShaun, et de quelques autres garçons afro-américains. Tous sont chaleureusement accueillis par Bernard Jones et plusieurs autres hommes noirs. C'est le premier samedi du mois et M. Jones organise chez lui la réunion du Groupe des grands-pères. Le thème de la journée : la planification de carrière.

Parrainé par la Ligue urbaine de l'État de Virginie du Nord, le Groupe des grands-pères vise à favoriser l'épanouissement de garçons afro-américains de 9 à 12 ans dont le père est absent. La Ligue urbaine a été fondée en 1910, avec pour mission d'aider les Noirs américains à accéder à l'autonomie économique et aux droits civils.

À chaque jeune garçon du Groupe est associé un Afro-américain, généralement âgé d'au moins 50 ans. L'objectif est d'encourager des relations fondées sur la confiance. Les grands-pères font partager l'expérience et les connaissances, réflexes et compétences qu'ils ont acquis de façon à influencer de façon positive la personnalité de ces jeunes garçons.

Depuis la création du programme en 1998, les grands-pères ont servi de mentors à 150 garçons de la Virginie du Nord. Des programmes similaires sont organisés dans d'autres agglomérations urbaines des États-Unis. D'après le recensement américain de 2010, seuls 35 % des enfants afro-américains vivent avec leurs deux parents, contre 78 % des enfants blancs non hispaniques. Des recherches menées par l'État fédéral indiquent que le risque d'abandon scolaire est deux fois plus élevé parmi les enfants sans père que parmi les enfants grandissant dans un foyer biparental. Le risque de sombrer dans la criminalité ou de consommer trop d'alcool

est également plus élevé. Le Groupe des grands-pères compte aider les garçons qui grandissent sans père à éviter ces dérives.

« C'est positif pour les jeunes Noirs américains de rencontrer en dehors de leur famille des Noirs américains accomplis et de voir que ce sont des adultes responsables et de bons citoyens », explique Veronica Dean, la mère de NaVonté et DeShaun.

« Mes fils ont peu de contacts avec des adultes de sexe masculin, et ceux avec qui ils sont en contact ne sont généralement pas noirs. »

Veronica ajoute que l'image que ses fils se font des Afro-américains de leur sexe est négativement influencée par les émissions télévisées, qui les présentent souvent comme des sans-abri ou des criminels, trafiquants de drogue par exemple.

Le Groupe des grands-pères a été fondé en 1998 par un couple de résidents d'Alexandria : James et Laverne Chatman. James, décédé depuis, savait mieux que personne ce dont avaient besoin les garçons privés de père car il avait lui-même grandi dans cette situation. Mais son oncle l'avait aidé à apprendre tout ce qu'un père lui aurait appris : comment pêcher, faire un nœud de cravate et se comporter en gentleman. James, qui avait réussi dans le monde des affaires, souhaitait que d'autres garçons sans père puissent bénéficier de la présence d'adultes capables de jouer le même rôle que son oncle.

Tony Martin, 52 ans, a découvert le mentorat à Alexandria voilà maintenant deux ans. Il a pris sous son aile Ronald Clark, âgé de 12 ans. « Il est unique, commente Tony. J'ai des conversations très intéressantes avec lui. Nous parlons de sports et de lecture. Je lui parle du mouvement pour les droits civils. »



©Louise Krafft

Tony note que Ronald l'écoute avec beaucoup d'attention et suit ses conseils. Ronald déclare quant à lui que le Groupe des grands-pères est une très bonne chose. Sa mère ajoute qu'il adore ce club. Tony rend souvent visite à Ronald dans un centre de loisirs local et il assiste à une grande partie des matchs de basketball du jeune garçon.

« Je conseille à Ronald de prendre ses études au sérieux, de garder l'esprit ouvert quand il s'agit d'apprendre et de faire preuve d'humilité, explique-t-il. S'il a des questions, je veux qu'il se sente libre de me les poser. Je veux qu'il puisse me parler de tout. »

Un mentor peut aider également un garçon sans père à ne pas accumuler trop de ressentiment face à sa situation. Melvin Miller, l'un des tout premiers grands-pères du groupe, a constaté que les garçons qui avaient de mauvais résultats scolaires étaient

souvent en colère parce qu'il n'y avait pas de père chez eux, qu'ils n'avaient pas les moyens de s'offrir du superflu ou que leur mère était rarement à la maison. Le Groupe des grands-pères a affecté Melvin à un jeune qui commençait à négliger ses études. La mère de ce garçon était infirmière et faisait de longues journées de travail.

---

**« Je conseille à Ronald de prendre ses études au sérieux, de garder l'esprit ouvert quand il s'agit d'apprendre et de faire preuve d'humilité », dit Tony Martin, le « grand-père » de Ronald Clark, son jeune protégé.**

---

« Alors certains soirs, se souvient Melvin, je passais chez lui pour lui parler. Quand il me parlait, il avait l'air d'avoir moins de ressentiment. » Melvin est fier d'annoncer que ce garçon a obtenu de bons résultats scolaires et a été admis dans une université d'État prestigieuse.

Le programme des grands-pères a une profonde influence autant sur la vie des garçons que sur celle de leur mentor, souligne Laverne Chatman : « Nous avons constaté que les mentors apprennent à mieux communiquer avec leurs propres petits-enfants, ont moins de problèmes de santé car ils ont un



©Louise Krafft

Malcolm Murray, chirurgien-dentiste, partage son expérience de la vie avec un jeune garçon qui grandit sans père.

impact positif sur autrui et développent des liens de camaraderie les uns avec les autres. »

Les grands-pères mentors sont censés être en contact avec les garçons au moins quatre fois par mois, dont au moins deux fois en personne. « Le contact personnel est important, insiste Clyde Bassingale, mentor. Les discussions en face à face aident les garçons à apprendre à gérer les relations sociales. »

Clyde Bassingale et son jeune ami sont allés au bowling, ont déjeuné dans une pizzeria et ont visité le Musée d'histoire naturelle du Smithsonian.

Le premier samedi du mois, le Groupe des grands-pères propose une activité à laquelle assistent la plupart des équipes de mentor-jeune protégé. Lors de cette journée consacrée aux carrières ce samedi-là, un groupe de six Afro-américains cadres ou membres de professions libérales ont fait part de leurs souvenirs et de leur expérience liés au choix de leur carrière. Chaque intervenant a insisté sur l'importance des bons résultats scolaires.

L'un d'entre eux, un dentiste, a rappelé que personne ne réussissait au premier coup et que le plus important était de ne pas se décourager. Un autre intervenant a lancé aux enfants présents : « Regardez autour de vous, vos mentors et nous tous sommes là pour vous montrer qu'il y a des Noirs américains accomplis qui s'intéressent à vous et à votre succès. » ■

*Jeanne Holden est journaliste indépendante en Virginie du Nord et auteur d'un recueil d'essais intitulé « Les principes de l'entrepreneuriat ».*



**Partners In Health,  
une ONG à l'écoute des  
communautés**

Lisa Armstrong



*Le docteur Paul Farmer, cofondateur de Partners In Health, ausculte une jeune victime du séisme qui a secoué Haïti en 2010.*



©Partners In Health

Des bénévoles américains et haïtiens de PIH ont travaillé côte à côte pour soigner les victimes du tremblement de terre de 2010.

Quelques heures seulement après le tremblement de terre qui a frappé Haïti le 12 janvier 2010, des membres de Partners In Health (PIH) ont commencé à arriver à Port-au-Prince pour prêter secours aux blessés pris au piège des bâtiments effondrés. Les premiers sur le terrain ont été des médecins et du personnel haïtiens venus d'autres villes du pays, notamment de Cange, où se trouve le siège de Zanmi Lasante (« Partners In Health » en créole haïtien).

Dans les six mois qui ont suivi le séisme, 733 bénévoles de PIH originaires de 26 États américains et six pays sont venus travailler en Haïti. Ils ont posé des attelles, pratiqué des accouchements et traité des cas de tuberculose, paludisme et autres maladies. Dans des hôpitaux installés sous des tentes et des dispensaires de fortune, des médecins et infirmières et infirmiers haïtiens et américains ont travaillé côte à côte.

PIH dispense des soins de santé en Haïti depuis plus de 20 ans, principalement dans les régions rurales du pays. Des membres du personnel de l'organisation travaillent aussi aujourd'hui dans les camps qui abritent plus d'un million de Haïtiens déplacés. Sous des tentes vertes, et par forte chaleur,

ils vaccinent, effectuent des examens prénatals et traitent des maladies courantes. « À un moment, on voyait entre 5.000 et 7.000 personnes par semaine et on en a examiné plus de 100.000 dans les camps », estime Donna Barry, de PIH.

« Notre objectif était non pas d'américaniser notre environnement, mais de renforcer le système mis en place en situation d'urgence », explique Ed Arndt, infirmier du Brigham and Women's Hospital de Boston, dans le blog qu'il a rédigé sur son expérience de bénévolat. « Nous étions tous là pour apporter directement des soins et un soutien moral à nos patients. »

### SOLIDARITÉ : LA CLÉ DU SUCCÈS

La priorité accordée à la solidarité est ce qui distingue Partners In Health de nombreuses autres organisations caritatives. Son action a été couronnée de succès car son personnel respecte et écoute les attentes des populations défavorisées, au lieu de leur dicter ce dont elles ont besoin.

« Ce qui était clair, même dans les années 1980, c'était qu'Haïti était un véritable cimetière de projets de



Ed Arndt, un infirmier de Boston, s'occupe de victimes du séisme qui a frappé Haïti.

développement, avec beaucoup de programmes imposés de l'extérieur », commente le docteur Paul Farmer, qui a fondé Zanmi Lasante en coopération avec des dirigeants communautaires haïtiens et la Britannique Ophelia Dahl en 1983. Paul Farmer et Ophelia Dahl ont ensuite créé Partners In Health en 1987.

« PIH a en fait été créée pour fonctionner en solidarité avec Zanmi Lasante, qui était administré par des Haïtiens et employait des Haïtiens », poursuit-il. En dehors d'Haïti, PIH coopère avec des organisations partenaires et des ministères de la santé dans 11 autres pays : Lesotho, États-Unis, République dominicaine, Kazakhstan, Guatemala, Burundi, Russie, Mexique, Rwanda, Pérou et Malawi.

Paul Farmer s'est rendu pour la première fois dans la région du plateau central d'Haïti au printemps 1983, avant de commencer sa première année de médecine à Harvard. Dans la ville de Mirebalais, il a travaillé comme bénévole dans un petit dispensaire géré par un prêtre épiscopalien, le révérend Fritz Lafontant. C'est là que Paul Farmer et Ophelia Dahl ont fait connaissance.

Ophelia Dahl avait 18 ans et n'avait pas encore décidé dans quelle voie professionnelle elle allait s'engager. Suivant les conseils de sa famille, elle partit faire du bénévolat en Haïti.

« Je n'étais jamais allée dans un pays en développement, se souvient-elle. J'ai grandi dans la banlieue de Londres ; j'étais allée dans d'autres pays européens et aux États-Unis et j'avais des parents formidables et en avance sur leur temps, mais je n'avais jamais vu une pauvreté aussi accablante. C'était incroyable et cela m'a fait une vive impression. Il était impossible de détourner les yeux ; c'était déstabilisant. »

Ophelia Dahl et Paul Farmer se rendirent à Cange, une bourgade dont les habitants s'étaient retrouvés dans le dénuement le plus complet après la construction d'un barrage qui avait inondé leurs domiciles et leurs terres. Indigents, ils ne bénéficiaient d'aucuns soins de santé. Ophelia Dahl et Paul Farmer voulaient leur prêter secours. De retour en Angleterre, la jeune femme commença à collecter des fonds. Le premier don de 500 livres vint d'un cadre d'une chaîne de supermarchés qu'elle rencontra à un dîner. L'argent servit à acheter des pèse-bébés.

De son côté, Paul Farmer imaginait de dispenser des soins de santé à plus grande échelle. « C'était un projet à long terme. Nous commencerions par quelque chose de petit, en nous associant au père Lafontant », raconte-t-il.

### **BÂTIR UN DISPENSAIRE POUR RÉPONDRE AUX ATTENTES**

Ophelia Dahl et Paul Farmer parcoururent les pistes arides de Cange, déterminés à demander aux habitants ce dont ils avaient le plus besoin. « Nous nous arrêtons devant une vieille case en très mauvais état et l'un des enfants allait chercher un parent, qui s'acharnait à cultiver une minuscule parcelle de terre asséchée pour y faire pousser du

**C'est la notion de partenariat avec la communauté locale qui est à la base du nom de l'organisation : Zanmi Lasante/ Partners in Health.**

mais », se souvient Ophelia Dahl. La réponse était quasiment toujours la même : ils voulaient un dispensaire.

C'est cette notion de partenariat avec la collectivité locale qui a inspiré le nom de l'organisation : Zanmi Lasante/ Partners In Health (Partenaires de santé). Ophelia Dahl et Paul Farmer ont constitué une équipe, qui a fini par inclure le camarade de chambre de Paul à l'université, Todd McCormack, un autre étudiant en médecine, Jim Yong Kim, et un homme d'affaires de Boston, Tom White, qui a fait don de millions de dollars pour mettre en place le premier projet

de santé communautaire de PIH à Cange.

« Nous avons fondé PIH dans des abris de squatteurs, se rappelle Paul Farmer. C'est à ce moment-là que j'ai rencontré une partie des collègues avec qui je travaille encore aujourd'hui. Et c'est la spécificité de PIH. Nous travaillons encore tous ensemble. »

PIH adopte une approche globale ; en plus des soins médicaux, l'organisation fournit vivres, éducation et produits de première nécessité. « Quand bien même nous aurions donné aux habitants tous les médicaments du monde, s'ils n'avaient ni toit ni eau ni vivres en rentrant chez eux, ils seraient condamnés à mourir », résume Ophelia Dahl. Aujourd'hui, les enfants vaccinés il y a 20 ans grâce aux efforts de PIH sont devenus des adultes en bonne santé. Contrairement à leurs parents, ils sont allés à l'école, ont eu une alimentation adéquate et ont reçu des soins médicaux.

Même après le séisme de 2010, PIH ne s'est pas contenté de dispenser des soins médicaux d'urgence.

« Nous avons augmenté la production agricole, se félicite Donna Barry. Nous avons une ferme située près de Cange ; les gens se sont immédiatement mis à planter plus de maïs, en sachant que les besoins alimentaires allaient augmenter

car des personnes déplacées venaient s'installer dans la région du plateau central. » En collaboration avec Zanmi Agrikol (« Partenaires en agriculture » en créole haïtien), PIH a intensifié la production de nourimanba, un aliment à base de cacahuètes, pour lutter contre la malnutrition et a distribué des outils agricoles à plus d'un millier de familles.

Aujourd'hui, le personnel et les bénévoles de PIH ont la même conception de leur travail qu'Ophelia Dahl et Paul Farmer lors de l'ouverture de leur premier dispensaire à Cange.

« C'est extrêmement intimidant d'arriver en Haïti, comme cela l'était à nos débuts, conclut Paul Dahl. Mais l'essentiel, c'est de se focaliser sur une petite zone où vous pouvez être utile, plutôt que de déclarer 'Je vais combattre la pauvreté' ou 'replanter les forêts d'Haïti'. Il faut considérer les perspectives à long terme, former des partenariats et des alliances et travailler ensemble, coûte que coûte. » ■

*Lisa Armstrong est une journaliste indépendante qui a couvert la situation en Haïti, pour le Pulitzer Center on Crisis Reporting, au lendemain du séisme.*



©Ron Haviv/MLCorbis

Ophelia Dahl, cofondatrice de Partners In Health, écoute une jeune femme traumatisée par le séisme qui a frappé Haïti en 2010. La capacité d'écoute est la clé du succès de Partners In Health.

Photo de droite : Des Haïtiennes trient des cacahuètes pour préparer du nourimanba, aliment très nutritif. PIH a aidé des cultivateurs haïtiens à se lancer dans la culture d'arachides et la production de nourimanba.



# Une nouvelle vie à Seattle

Charlotte West



**Des réfugiés qui ont quitté leur pays en proie à des conflits se font une nouvelle vie à Seattle avec l'aide du Comité international de secours.**





Photographie de Jonathan Dodds

Jared Meyers, deuxième personne à partir de la gauche, et Reyna Swift, à droite, rendent visite à la famille Liana pour aider ces nouveaux réfugiés birmanes à s'acclimater à Seattle.

Six femmes sont assises autour d'une table encombrée de petits papiers et des pièces d'un puzzle qui représente la carte des États-Unis. L'une d'entre elles essaie de placer l'Utah sur la côte Est, ce qui fait bien rire les autres. Jennica Prescott, bénévole du Comité international de secours, fait le tour de la salle en demandant si elles savent où se trouve l'État de Washington. Elle obtient des résultats mitigés.

Le Comité international de secours aide ces femmes et leur famille, originaires du Bhoutan, à s'acclimater au Nord-Ouest des États-Unis. « C'est très intéressant d'apprendre par quel chemin elles sont arrivées ici. L'objectif de l'organisation est d'aider les réfugiés à devenir autonomes », explique Jennica Prescott.

Fondé en 1933, le Comité est aujourd'hui présent dans 22 villes américaines où il aide des réfugiés à s'adapter, et dans plus d'une quarantaine de pays, notamment le Soudan, l'Éthiopie, l'Irak, l'Afghanistan, le Pakistan et la Birmanie, où il apporte une aide en situation d'urgence et fournit des services éducatifs et sanitaires. En 2010, le Comité a aidé 9.600 réfugiés à s'installer aux États-Unis et a fourni des services à 24.500 réfugiés, demandeurs d'asile et victimes de trafiquants.

Depuis 1976, le bureau de Seattle a aidé plus de 18.000 réfugiés originaires d'une trentaine de pays à s'installer dans la région du Puget Sound. La plupart de ses clients arrivent du Bhoutan et de Birmanie, et, dans une moindre proportion, de Somalie, d'Érythrée et d'Irak.

La plus grande partie des activités du Comité international de secours à Seattle sont menées par environ 200 bénévoles, qui s'occupent des tâches administratives et travaillent directement avec les réfugiés.

Les bénévoles servent de mentors aux réfugiés dans le cadre d'un programme baptisé Ami de la famille. Ils sont mis en contact avec des familles, qu'ils voient chaque semaine. Ils les aident à

s'adapter à leur nouvelle vie, par exemple en les familiarisant avec les transports en commun et la pratique de l'anglais. D'autres bénévoles donnent des cours qui expliquent comment trouver un emploi ou apportent un soutien scolaire aux jeunes.

Parmi les bénévoles du Comité international de secours, on rencontre aussi bien des étudiants et des jeunes diplômés que des cadres en milieu de carrière ou des retraités. Tous sont animés de la même motivation : contribuer à la société, dont ils ont déjà beaucoup reçu.

« Je cherchais un moyen de m'investir localement depuis mon retour à Seattle. Je voulais vraiment travailler avec des minorités, et en particulier celles qui venaient d'arriver aux États-Unis car les échanges culturels que j'avais connus quand j'étais au Corps de la paix et lors d'autres voyages à l'étranger me manquaient », raconte Tilden Keller, ancienne bénévole du Corps de la paix en Haïti et en République dominicaine.

Tilden Keller sert de mentor à deux familles, l'une de Birmanie et l'autre d'Érythrée. Les Meh, famille de sept personnes, font partie de la tribu birmane des Karenni et sont arrivés à Seattle il y a environ un an et demi. Ils étaient agriculteurs dans leur pays d'origine avant de passer dix ans dans un camp de réfugiés en Thaïlande.

Tilden Keller a vu sa relation avec les Meh évoluer depuis leur première rencontre. Au début, se souvient-elle, elle leur apportait une aide pratique : comment faire mettre l'électricité dans leur appartement et ouvrir un compte en banque, par exemple. Maintenant, elle passe beaucoup de temps en leur compagnie, sans but particulier. Au cours d'une visite récente, elle était assise dans leur salon et jouait à un jeu qui ressemble aux osselets.

Elle se souvient très bien de la visite du zoo local, Woodland Park, avec les Meh. « Quand on est arrivé au 'village thaïlandais', leur visage s'est animé. Les enfants ont fait le tour de la maison

en courant, émerveillés que le moindre détail soit exactement comme dans leur pays. Je crois que c'était la première fois qu'ils se sont vraiment sentis replongés dans leur ancienne vie depuis leur arrivée aux États-Unis », estime-t-elle.

Reyna Swift et Jared Meyers ont commencé à travailler avec les Liana, une famille birmane de six personnes, en septembre 2010. Ce couple cherchait à faire une activité bénévole qui aurait un impact direct sur la vie d'autrui.

Reyna Swift et Jared Meyers rendent visite aux Liana une ou deux fois par semaine et les accompagnent de temps en temps au centre commercial, au zoo ou dans le centre-ville de Seattle. Au cours de leurs visites, ils les encouragent à converser en anglais, parlent des difficultés qu'ils rencontrent au quotidien et jouent à des jeux.

« Je me souviens de notre première rencontre avec la famille. Nous avons apporté un jeu de cartes, UNO. Après avoir commencé à jouer, Jared et moi nous sommes aperçus que nous avions chacun donné des règles différentes. Après plusieurs parties, tout s'est arrangé », se souvient Reyna Swift en riant.

Les Liana font partie d'une minorité chrétienne en Birmanie, les Chin. À Seattle, ils fréquentent une église birmane, qui a récemment célébré la journée nationale des Chin. Reyna Swift et Jared Meyers les y ont accompagnés ce jour-là.

« Ils ont d'énormes obstacles à surmonter pour s'adapter à la vie américaine, mais ils gardent le moral et restent une famille soudée. Chaque fois que je les vois, je suis impressionnée par la façon dont ils se débrouillent en s'aidant les uns les autres », commente Jared Meyers.



Photographie de Jonathan Dodd

Cette jeune mère, qui a fui des conflits ethniques en Birmanie avec son enfant, s'attend à un avenir plus paisible à Seattle.

Faire du bénévolat au Comité international de secours a permis à Alyssa Loos, étudiante à l'université de Washington, de clarifier ses propres priorités. Elle donne un cours d'anglais langue étrangère de niveau avancé une fois par semaine dans les bureaux

---

**Les bénévoles sont mis en contact avec des familles pour les aider à s'adapter à leur nouvelle vie, par exemple en les familiarisant avec les transports en commun et la pratique de l'anglais. D'autres bénévoles donnent des cours qui expliquent comment trouver un emploi ou apportent un soutien scolaire aux jeunes.**

---

du Comité international de secours du centre-ville de Seattle.

« Cette expérience de bénévole m'a permis de déterminer que je voulais vraiment devenir enseignante », affirme-t-elle.

Un matin, elle donne un cours sur le monde du travail à deux Irakiens. « Les tâches peuvent, par exemple, consister à préparer des repas, nettoyer des fenêtres ou faire la vaisselle », explique-t-elle.

Alyssa Loos apprend quant à elle l'arabe et n'hésite pas à le mentionner dans ses cours. Elle a ainsi remporté beaucoup de succès auprès de ses élèves en utilisant des expressions traditionnelles comme « Inch'Allah » (« Si Dieu le veut ») et en écrivant son nom au tableau en caractères arabes. « Quand je leur montre que moi aussi j'apprends une autre langue, cela nous rapproche beaucoup, ajoute-t-elle. Ils sont très reconnaissants et travaillent très dur. » ■

*Charlotte West est journaliste indépendante à Seattle et professeure adjointe d'histoire à Seattle University.*

# Le programme de bénévolat international d'IBM : au-delà des bénéficiaires

Kathryn McConnell

***Bénévolat de compétences : des salariés d'IBM introduisent en Indonésie de nouvelles technologies qui contribueront à définir l'avenir du pays.***

Photo offerte par Janice Fratamico, du Corporate Service Corps d'IBM





Photo offerte par Mathian Osicki & Lisa Lanspery, IBM Corporate Communications

Des bénévoles salariés d'IBM enseignent des compétences en informatique dans le cadre d'un projet de soins de santé au Nigéria. Sur cette photo, un éducateur en santé anime un atelier dans l'État de Cross River sous les regards attentifs des stagiaires, exception faite du jeune garçon au dernier rang.

**T**ravailler dans le secteur privé ne consiste pas seulement à aider une entreprise à réaliser des bénéfices. L'objectif est également de contribuer à la collectivité

C'est pourquoi le géant de l'informatique IBM (International Business Machines Corp.) a créé en 2008 le Corporate Service Corps, un programme qui met en contact des membres du personnel de l'entreprise et des gouvernements et organisations à but non lucratif de pays en développement. Ce programme s'inscrit dans le cadre d'une nouvelle approche du bénévolat international.

IBM, qui a son siège à Armonk (New York), consacre 60 millions de dollars par an à cette action. « Ce programme se situe au croisement de la technologie, du développement économique et de la création d'emplois », explique Stanley Litow, vice-président d'IBM chargé de la citoyenneté d'entreprise. Depuis le début du programme, IBM a affecté 1.400 membres de son personnel à des projets menés dans une cinquantaine de pays d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine, soit, ajoute M. Litow, plus que toute

autre société faisant œuvre de bénévolat dans les pays en développement.

Le programme permet à IBM d'identifier et de former la prochaine génération de leaders talentueux tout en aidant des pays en développement à remédier à d'urgents problèmes, poursuit l'homme d'affaires. « Il s'agit d'un modèle que de plus en plus d'entreprises suivront. »

Ce programme présente un triple avantage, précise-t-il : l'apport d'assistance technique aux collectivités desservies, la possibilité pour les membres du personnel de perfectionner leur aptitude à l'encadrement et leurs compétences techniques et des débouchés commerciaux sur des marchés en expansion.

Des équipes composées de six à 12 personnes dotées de compétences en technologie, sciences, marketing, finance ou développement commercial s'installent pendant un mois dans l'État de Cross River au Nigéria, à Chiang Mai en Thaïlande ou encore à Johannesburg et apportent des solutions à des problèmes locaux. « Elles mettent à profit leurs compétences pour changer la donne », explique M. Litow.



Photo offerte par IBM

Cette enfant qui respire la santé explique le visage épanoui de sa mère. Des membres du programme de bénévolat d'entreprise d'IBM au Nigéria ont mis leurs talents au service du secteur de la santé.

Les membres de ces équipes viennent de filiales d'IBM du monde entier. Avant leur départ, ils bénéficient de deux mois et demi de préparation pendant lesquels ils font connaissance avec leurs coéquipiers par téléphone, via Internet et en personne. Ils se familiarisent avec les objectifs du projet et la culture du pays d'accueil.

L'équipe de Johannesburg a été chargée de recommander des moyens d'améliorer l'infrastructure de sécurité publique de la ville grâce aux technologies de l'information. « La sécurité publique est étroitement liée au développement économique et à la viabilité, poursuit M. Litow. Ce projet faisait appel à des experts en sécurité, en développement de logiciels, en processus-métier, en pouvoirs publics, en droit et en finances. »

Ron Dombroski, qui travaille dans le marketing chez IBM, est allé à Johannesburg dans le cadre d'une équipe de six personnes originaires de l'Inde, du Brésil et des États-Unis. Cette équipe a proposé diverses mesures s'étalant sur cinq ans, notamment l'installation de caméras de sécurité

pour faire baisser la criminalité et aider les services de secours ainsi que l'adaptation de terminaux mobiles, par exemple de téléphones intelligents, de façon à cartographier l'emplacement des bornes hydrauliques et des interrupteurs, ce qui facilitera aux pompiers la tâche de donner suite aux appels d'urgence.

## LE DÉBUT D'UNE RELATION

Une autre équipe d'IBM s'est rendue au Nigéria pour participer à un projet de soins de santé destiné aux femmes enceintes et aux jeunes enfants de villages reculés de l'État de Cross River. L'équipe a mis en réseau les différents dispensaires dans un environnement informatique « en nuage », des lecteurs d'empreintes digitales permettant de s'assurer que les dossiers médicaux des mères et des enfants comportent toutes les données requises et qu'elles sont exactes. Cela a permis aux médecins d'accéder rapidement aux informations nécessaires pour prendre de bonnes décisions. (Dans le cas de l'informatique en nuage, une organisation loue les capacités excédentaires de serveurs d'une autre entité et n'a ainsi pas besoin d'acquiescer son propre centre de données.)

Avec l'aide d'IBM, le projet de santé de l'État de Cross River a en peu de temps fait passer de 1.000 à 20.000 le nombre de personnes desservies, précise M. Litow.

À Jakarta, le programme Corporate Service Corps contribue à l'amélioration du réseau de transports de la ville. À Chiang Mai, une équipe d'IBM met au point un système d'information qui aidera la ville à développer le secteur du tourisme de santé. À Cebu, aux Philippines, des membres du programme aident des responsables des pouvoirs publics à élaborer un plan d'occupation des sols.

La notion de bénévolat d'entreprise a également séduit des entreprises comme Dow Corning, PepsiCo, Novartis et John Deere, qui s'intéressent à l'approche d'IBM, constate M. Litow. IBM coopère également avec l'Agence internationale des États-Unis pour le développement (USAID) et CDC Development Solutions, une société de conseils, pour créer un site Web consacré au bénévolat international d'entreprise, sur lequel les entreprises pourraient échanger des informations concernant leurs activités respectives.

« Quand les entreprises font bénéficier les gouvernements et les habitants des pays en développement de leurs compétences et connaissances, tout le monde y gagne », conclut le haut responsable d'IBM. ■

*Kathryn McConnell est rédactrice au Bureau des programmes d'information internationale du département d'État.*



©St. Petersburg Times/Gail Diederich/The Image Works

Le désir de partager leurs connaissances avec des inconnus venus de pays lointains anime beaucoup de bénévoles américains. Le soutien scolaire et le mentorat des jeunes attirent un grand nombre de personnes du troisième âge.

# Ressources complémentaires (principalement en anglais)

## Websites

**America's Promise: The Alliance for Youth**  
<http://www.americaspromise.org>



**Corporation for National and Community Service**  
<http://www.nationalservice.gov>



**Habitat for Humanity International**  
<http://www.habitat.org>



**International Rescue Committee**  
<http://www.rescue.org>



**National Volunteer Fire Council**  
<http://www.nvfc.org>



**Service Volontariat en Ligne du programme des Volontaires des Nations Unies**  
<http://www.onlinevolunteering.org/fr/voll/index.html>



## Vidéos (en anglais) sur YouTube

### Vacances engagées : des bénévoles reconstruisent la Nouvelle-Orléans

<http://www.youtube.com/watch?v=07rX-VzeOEM&lr=1&user=americagov>



Pour les Américains, les loisirs ne sont pas toujours synonymes de farniente ; c'est aussi le moment de venir en aide à autrui. Et beaucoup d'Américains ressentent une responsabilité particulière envers les habitants de la Nouvelle-Orléans, qui ont beaucoup souffert du cyclone Katrina en 2008.

### Bénévolat jeunesse

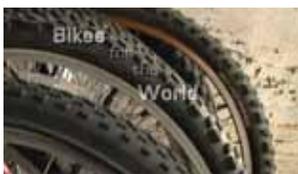
<http://www.youtube.com/watch?v=2LNCp0PyFpo&lr=1&user=americagov>



Des lycéens et des enseignants de West Springfield High School, établissement d'enseignement secondaire de Virginie du Nord, engagent une réflexion sur la valeur de l'entraide, qu'elle s'exerce au profit de camarades de classe, de la collectivité locale ou de communautés à l'étranger.

### Vélos-cadeaux

<http://www.youtube.com/watch?v=g91-rEtYUBU&lr=1&user=americagov>



Quand on a un vélo, on peut aller au travail ou à l'école et même se lancer dans les affaires. Des bénévoles américains récupèrent des bicyclettes d'occasion au profit de l'association Bikes for the World, qui se charge de les expédier dans des pays en développement où elles améliorent considérablement le quotidien de leurs nouveaux propriétaires.

### Le ballon orange : la couleur de l'espoir

<http://www.youtube.com/watch?v=FAO89Gis6nw&lr=1&user=americagov>



Le programme Midnight Basketball en faveur des jeunes de quartiers défavorisés de Richmond (Virginie) enseigne la valeur du travail et de la coopération. Aux jeunes qui font partie d'un groupe à risque, il montre la voie d'un avenir meilleur.

### En marche contre la faim

<http://www.youtube.com/watch?v=N800T5w-4js&lr=1&user=americagov>



Tous les ans, une grande marche contre la faim est organisée à Hartford (Connecticut). Des groupes laïcs et religieux conjuguent leurs efforts pour collecter des fonds qui serviront à lutter contre la faim et la malnutrition dans l'ensemble de l'État.

### GlobalGiving : campagne de solidarité en faveur du Japon

<http://www.youtube.com/watch?v=QeWP40L7lB8&lr=1&user=americagov>



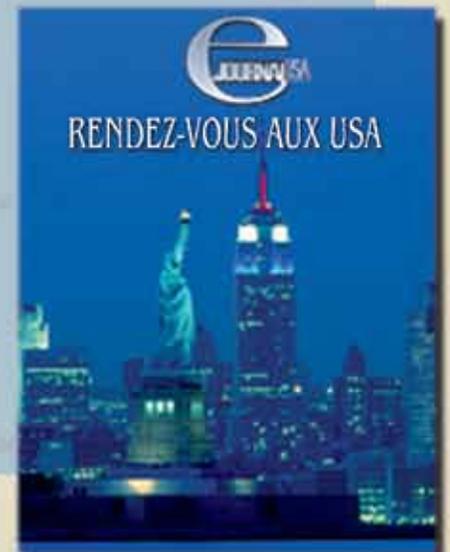
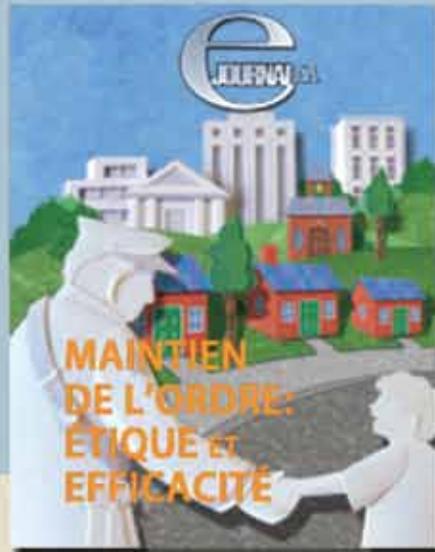
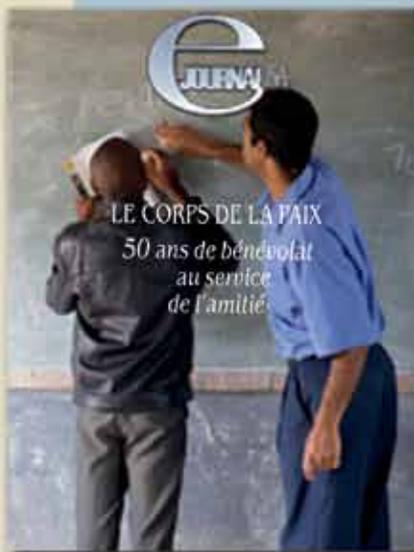
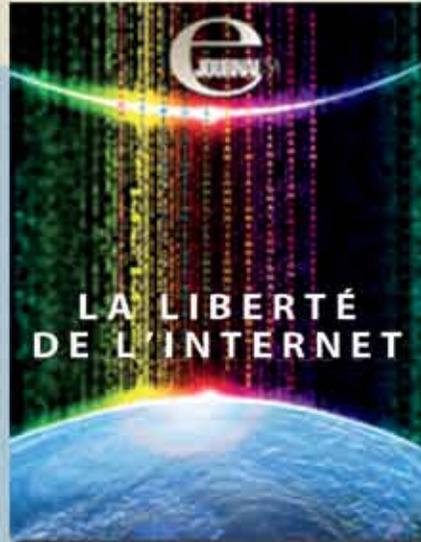
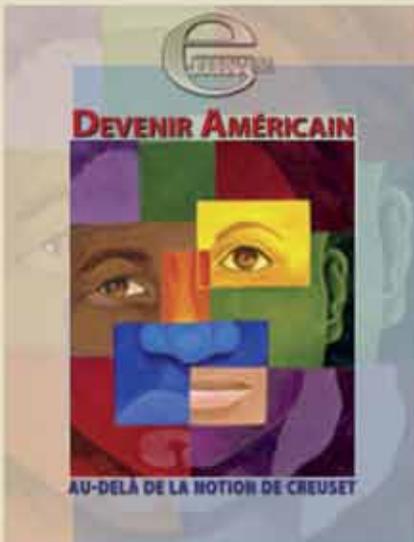
Mari Kuraishi présente l'ONG GlobalGiving, dont elle est la cofondatrice et la présidente, et qui a pour mission de mobiliser des fonds au profit des communautés sinistrées du Japon.



REJOIGNEZ-NOUS SUR

facebook

facebook.com/eJournalUSA



Монгол English 中文 Français Português 한국어 Українська 日本語  
Türkçe Tiếng Việt Pashto Urdu □□□□□□□□□□ Русский Español



DÉPARTEMENT D'ÉTAT DES ÉTATS-UNIS

BUREAU DES PROGRAMMES D'INFORMATION INTERNATIONALE